



« In's Haus, Jungfer Lene ». Illustration de Theodor Pixis (1868) pour la scène 6 de l'acte II lors de la création de l'œuvre. DR.

Au miroir des écrits : une genèse intermittente

Elisabeth Giuliani

Dans deux écrits d'autobiographie et d'auto-justification¹, Richard Wagner a lui-même suivi la genèse intermittente de ses *Meistersinger von Nürnberg*, entrevus dès 1833 mais créés seulement trente-cinq ans plus tard à Munich chez Louis II. Pendant qu'il y travaillait, de 1845 à 1868, c'est moins l'artiste qui s'est ouvert à ses multiples correspondants de sa création littéraire puis musicale — seule Mathilde Wesendonck a reçu quelques confidences esthétiques — que l'homme qui sans trêve s'expose : las-

situdes ou espérances de l'exilé, anxiétés morales et matérielles. Wagner recherche surtout des ressources auprès d'éditeurs et de commanditaires, réclame un abri pour lui et ses opéras.

Allers et retours

S'il mit tant d'années à composer les *Meistersinger*, c'est moins qu'il ressentit d'éclipse dans son inspiration qu'il ne connût d'entraves maté-

Au miroir des écrits : une jeunesse intermittente

rielles (d'incessants déménagements par exemple) et ne laissât souvent l'ouvrage au profit d'autres projets sans doute plus chers : *Lohengrin*, *Siegfried* ou *Tristan*. L'idée lui en serait d'abord venue, presque inconsciemment, dans les années 1830, lors de séjours en Franconie où il savourait les joies simples de l'endroit. « Je me sentais gai et plein d'énergie à cause non seulement de l'ambiance accueillante qui régnait dans la maison de mon beau-frère, mais aussi de la sympathique vie des tavernes de Nuremberg. » (*Ma vie*, p. 65).

Et c'est dans une de ces tavernes qu'il va vivre un épisode de son futur livret. « Ce séjour à Nuremberg m'a laissé un souvenir... dont l'insignifiance et la grossièreté n'ont pu effacer la trace. Mon beau-frère Wolfram, qui avait la réputation d'être un compagnon agréable et plein d'esprit, s'était acquis la plus grande faveur auprès des amateurs de théâtre de Nuremberg. Dans l'un des cafés que nous fréquentions, on me montra un maître menuisier, nommé Lauermann ; il n'était plus très jeune, avait une drôle d'allure et ne s'exprimait que dans le patois le plus vulgaire, mais se prenait pour un excellent chanteur et, dans cette conviction, s'intéressait particulièrement aux personnes chez qui il croyait découvrir des talents vocaux. Bien que ce trait étrange de son caractère l'exposât constamment à des railleries sans fin, il retrouvait régulièrement tous les soirs ses persécuteurs ; mais il était devenu extrêmement difficile d'obtenir de cet homme, dont on se moquait si souvent, qu'il vous régâlât de ses talents. Comme personne ne me connaissait, mon arrivée fut une bonne occasion d'organiser un divertissement et mon beau-frère me présenta à lui sous le nom de la grande basse italienne Lablache... Un combat étrange se livra chez le menuisier entre son incrédulité et sa vanité et, au bout de deux heures pimentées par les inventions les plus bizarres, on réussit à obtenir de cet homme qu'il chantât. Je crus voir un automate qui joue de la musique quand il est remonté : ses lèvres palpitérent, ses dents grincèrent, ses yeux se révélsèrent et, de sa voix éraillée et grasseyante, il finit par entonner une chanson obscène d'une rare trivialité. Tandis qu'il chantait en portant d'un mouvement saccadé son pouce dressé derrière ses oreilles, sa grosse figure virant au rouge le plus vif, les auditeurs ne tardèrent pas à éclater d'un rire énorme et le malheureux artisan entra dans une fureur extrême et voulut sortir du café en proférant les plus terribles malédictions. » (*Ma vie*, p. 83-84).

L'histoire réelle de Beckmesser et des *Maîtres Chanteurs* commence au cours de l'été 1845, à Marienbad où Wagner se rassérène entre *Tannhäuser* (achevé le 13 avril) et *Lohengrin* qui déjà l'obsède. Il fait beau, il oublie les humains en compagnie d'animaux et lit pour se distraire. « Les

bains me réussissent très bien ; mon moral est meilleur et, sans même y penser, j'ai déjà esquissé deux livrets d'opéra. » (Marienbad, 20 juillet 1845, lettre à C.F. Meser)².

« Comme chaque fois que je pouvais échapper à l'air des lampes de théâtre et à mon « service » dans leur atmosphère, je me sentis bientôt dans une disposition d'esprit légère et gaie ; pour la première fois une sérénité particulière à ma nature se fit remarquer en moi et prit même une signification artistique. Dans les derniers temps, j'avais envisagé presque de parti pris la composition d'un opéra *comique* ; je pris cette décision, je m'en souviens, surtout d'après l'avis bien intentionné de bons amis qui désiraient me voir composer un opéra de « genre léger », parce que cet opéra devait m'ouvrir l'accès des théâtres allemands et amener ainsi un succès dont l'opiniâtre absence avait certes commencé à menacer d'une tournure fâcheuse mes conditions matérielles. De même que chez les Athéniens, un drame satirique gai succédait à la tragédie, l'image m'apparut brusquement, au cours de ce voyage d'agrément, d'une pièce comique qui, pleines d'analogies avec ma *Guerre des chanteurs à la Wartbourg*, pouvait s'y relier comme un drame satirique. *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, avec *Hans Sachs* comme figure principale, furent ce drame. » (*Une Communication à mes amis*, p. 87-88).

« Au hasard de l'*Histoire de la littérature allemande* de Gervinus, *les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, ainsi que Hans Sachs, avaient quelque peu pris possession de mon esprit. Déjà, notamment, le nom du « Merker » me comblait de joie, ainsi que son rôle au cours de la joute des maîtres chanteurs. Sans en savoir plus sur Sachs, ni sur les poètes de son temps, mon esprit, au cours d'une promenade, inventa une scène burlesque où le savetier, frappant sur la forme avec son marteau, donne, lui, l'artisan-poète issu du peuple, une leçon au « Merker » qu'il a forcé à chanter, pour tourner en dérision son pédantisme. Deux traits essentiels définissaient la scène : d'abord, d'un côté le « Merker » avec le tableau noir couvert de raies à la craie, puis Hans Sachs brandissant les chaussures qu'il avait confectionnées en relevant les fautes du « Merker », chaque faute étant sanctionnée par un coup sur la forme. Sans effort j'imaginai une ruelle de Nuremberg, étroite, tortueuse, avec les voisins, l'alerte et une bataille de rue pour couronner un deuxième acte — et, brusquement, toute ma comédie des *Maîtres Chanteurs* s'imposa à moi avec une telle intensité que je me crus autorisé malgré l'interdiction médicale, puisqu'il s'agissait d'un sujet destiné à faire rire, à en rédiger une première ébauche. Ce que je fis, en espérant, notamment, que, de cette façon, je m'étais affranchi du désir de me consacrer

crer à *Lohengrin*. Mais je m'étais fait des illusions ; à midi, à peine m'étais-je plongé dans mon bain, je fus pris d'un tel désir d'écrire *Lohengrin* que j'écourtais mon bain et courus chez moi comme un fou pour confier au papier l'idée qui me pressait. » (*Ma vie*, p. 205).

Jusqu'à la fin, cette comédie allemande et populaire pâтира des enthousiasmes créateurs et des effusions amoureuses de son auteur, et ce n'est qu'à l'automne 1861 qu'elle revient parmi les préoccupations d'un Wagner à nouveau disponible. Dans les souvenirs qu'il dictera quelques années plus tard à Cosima, il décrit un nouvel emportement créateur, à Venise où il passe quelques jours auprès des Wesendonck. « Malgré toute mon indifférence, *l'Ascension de la Vierge* par le Titien, dans la grande salle des Doges, me parut sublime et, du coup, je crus sentir mes forces d'autrefois soudain se ranimer en moi. Je décidai de composer *les Maîtres Chanteurs*. » (*Ma vie*, p. 413).

Et dans le train qui le reconduisait bientôt à Vienne, il aurait conçu bien des thèmes musicaux et l'ouverture en entier... A lire les lettres qu'il adressait en cette fin d'année 1861, on attribuerait davantage à la déception et au calcul ce regain d'intérêt pour son projet d'opéra comique. « Vous devez savoir que je circule maintenant à travers Nuremberg, et que là j'ai affaire à une population de caractère assez anguleux et rude. Il ne me restait plus de ressource que de m'accoutumer à pareille compagnie. Le retour de Venise à Vienne me fut bien long : pendant deux grandes nuits et toute une journée, je fus serré sans recours entre le passé et le présent, et m'enfonçai aussi droit dans le gris. Il me fallait un travail nouveau ; — sinon c'était fini !... Mais aucune image passionnée ne voulut plus devenir claire en moi durant ce voyage dans le gris : le monde m'apparaissait réellement comme un jouet. Et cela me ramena vers Nuremberg, où j'avais passé une journée, l'été dernier... Cela eut un écho en moi, comme une Ouverture pour *les Maîtres Chanteurs* ». (Paris, 21 décembre 1861, lettre à Mathilde Wesendonck) ³.

Le 30 octobre — il n'était même pas encore allé à Venise — Wagner réclamait déjà trois mille francs à son éditeur en avance sur ses *Meistersinger*. « Depuis longtemps j'ai cessé toute production ; les contrariétés dues au long retard des représentations de *Tristan* exigent que je me lance dans une entreprise artistique qui m'occupe agréablement et me divertisse... Je considère comme une heureuse inspiration, correspondant très bien à mon état d'esprit et aux circonstances, de reprendre en mains dès maintenant l'un de mes anciens projets d'opéra comique populaire. J'en ai réalisé une esquisse complète. L'opéra s'intitule *les*

Maîtres Chanteurs de Nuremberg et le héros, jovial et poétique, en est Hans Sachs. Le sujet est d'une extraordinaire drôlerie pleine de charme et je me vante d'avoir trouvé avec ce plan original, entièrement de mon fait, quelque chose de vraiment inattendu, personnel. Le style lui-même, de l'histoire comme de la musique, sera légèrement populaire et pour sa diffusion dans tous les théâtres il me faut des assurances, notamment parce qu'il me faut un premier ténor, comme on les appelle, et une cantatrice tragique... Je m'engage à livrer cette œuvre, *les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, grand opéra comique en trois actes, achevée pour être représentée l'hiver prochain. » (Vienne, 30 octobre 1861, lettre à Franz Schott) ⁴.

L'argent, les femmes

Faute sans doute d'activités plus pressantes, l'élaboration du livret progresse d'abord régulièrement. A Vienne, Peter Cornelius l'aide à rassembler une documentation historique. « Je travaille régulièrement en ce moment à la Bibliothèque impériale. Que de grandes richesses dans cette institution autrichienne ! Wagner reviendra encore une fois demain. » (Vienne, 17 novembre 1861) ⁵.

« Mon projet de réaliser immédiatement *les Maîtres Chanteurs* le combla de joie. Jusqu'à mon départ définitif de Vienne, il resta dans un véritable état d'ivresse. Je le mis à contribution pour réunir une documentation complète sur les *Maîtres Chanteurs*. Le premier ouvrage que je consultai fut l'œuvre polémique de Grimm sur le chant des *Maîtres Chanteurs* ; puis je tentai de me procurer la *Chronique de Nuremberg* du vieux Wagenseil... » (*Ma vie*, p. 413).

Le 19 novembre, Wagner annonce à son éditeur-baillieur de fonds qu'il a terminé une seconde esquisse du livret et la lui envoie. Plein d'optimisme, le lendemain, il lui fixe le calendrier précis de son travail. « Avec vous je souhaite sceller un contrat en bonne et due forme qui m'oblige à tout vous livrer en mains propres. Selon ce contrat, je suis tenu de vous faire parvenir l'intégralité du livret le 1^{er} janvier 1862, la partition de l'acte 1 fin mars, celle de l'acte 2 fin juin, celle du troisième fin septembre... Ce contrat doit fixer toutes les pénalités imaginables pour un retard de mon fait. »

Il ne faut pas attendre longtemps pour que ces engagements ne manifestent leur irréalisme voire même leur impudence. Wagner ne cessera d'exiger de Schott toujours plus de temps et toujours plus d'argent d'avance. Le 3 décembre, il est à Mayence pour lire les premières pages de l'œuvre et obtenir des fonds supplémentaires. « A

Au miroir des écrits : une jeunesse intermittente

Mayence, je fis plus étroitement connaissance avec la famille Schott, que j'avais eu déjà l'occasion d'approcher à Paris. Malgré cela, mes négociations avec l'homme singulier qu'était Franz Schott se déroulaient avec une extrême difficulté. Je m'en tenais obstinément à ma première proposition qui avait pour but de me pourvoir pour deux ans, par versements successifs, des fonds nécessaires à ma tranquillité. » (*Ma vie*, p. 415).

Wagner finit par obtenir une lettre de change pour dix mille francs et se rend à Paris poursuivre sa quête de protections et la rédaction du livret des *Meistersinger von Nürnberg*... « Cette fois, je pus tirer de ma situation pourtant difficile un agrément qui devint une source d'agréables souvenirs grâce aux progrès que connaissait mon texte des *Maîtres Chanteurs*, pour lequel j'écrivais des masses de vers. Comment ne me serais-je pas senti plein d'allégresse en voyant, de ma fenêtre, le trafic énorme sur les quais et les nombreux ponts et le panorama des Tuileries, du Louvre, jusqu'à l'Hôtel de Ville, dès que je levais les yeux de mon papier pour méditer les strophes et les vers merveilleux de mes *Maîtres Chanteurs* nurembergeois ?... Je terminai au cours de janvier le livret de mes *Maîtres Chanteurs* au bout de trente jours exactement. C'est en parcourant les Galeries du Palais Royal que me vint à l'esprit la mélodie du passage de Sachs où il fait allusion à la Réforme et où le peuple, au dernier acte, salue le maître qu'il aime ; je trouvai Truinet qui m'attendait et je lui demandai de quoi écrire ma mélodie que je lui chantais en même temps tout bas. Celui-ci ne put que me dire : « Mais quelle gaîté d'esprit, cher Maître ! » Mais à mesure que mon travail approchait de son terme, je sentais le besoin de me trouver un toit pour l'avenir. » (*Ma vie*, p. 417).

De Paris, le 17 janvier 1862, Wagner avait relancé son éditeur, affirmant que l'opéra comique était à sa disposition et qu'il y travaillait avec ardeur. « Je suis sûr maintenant que les deux premiers actes remporteront un succès extraordinaire, ce qui ne vous paraîtra plus une chimère quand, comme je l'espère, je vous ferai la lecture complète, dans quinze jours environ, juste le temps nécessaire à la mise au point de tout le reste ; la musique est toute dans ma tête. »

En effet il est de retour à Mayence pour une nouvelle lecture à ses amis, le 5 février. Mais les ennuis financiers et domestiques s'accroissent (en mars c'est la rupture définitive avec Minna) qui n'empêchent pas le musicien de composer le Prélude des *Maîtres*, fixant ainsi la plupart des motifs musicaux de l'œuvre. Mais à partir de là le travail stagne de plus en plus, entravé par les voyages et autres vagabondages du musicien. Il a fini par s'installer sur les bords du Rhin, à Biebrich, dans une petite maison avec un jardin d'où il sol-

licite toujours Schott. L'éditeur est de plus en plus difficile à convaincre. « Pour ce qui est du travail (les *Maîtres Chanteurs*) ça va mais hélas ! trop lentement, si bien que je commence à m'inquiéter sur l'avenir de mes conditions d'existence. » (Biebrich, 21 juillet 1862, lettre à Otto Wesendonck) ⁶.

« J'ai été happé par des soucis et des problèmes de toutes sortes si bien que j'ai été incapable de rien produire. » (au même le 26 juillet 1862).

Bientôt c'est un chien qui lui mord cruellement la main droite : « Je suis désolé ! avec les deux doigts du milieu de la main droite j'arrive juste maintenant à tenir la plume quelques lignes. Pour le tracé des notes je n'en ai plus que pour quatre semaines, si mon apparemment petit malheur du pouce droit n'intervient pas. A ce moment-là je compte avec certitude être en mesure de vous livrer la partition du premier acte des *Maîtres Chanteurs*. Alors, nous en arriverons au moment où vos versements pourront baisser. » (Biebrich, 21 août 1862, lettre à Franz Schott).

Il est de plus en plus pressant vis-à-vis de Schott, réclamant sans cesse plus de temps et plus d'argent : « le destin répondra de moi » lui écrit-il trois jours plus tard ! Il s'engage maintenant à livrer l'œuvre achevée, le 22 mai 1863, pour ses cinquante ans. « Aujourd'hui je vous parlerai en chef de bande : donnez-moi immédiatement une fois encore tous les florins que vous pouvez, que je sauve ces *Maîtres Chanteurs* auxquels je m'agrippe avec l'énergie du désespoir. Dans ce but, je mets à contribution tout ce que je possède d'amis dans l'empire germanique. Tous doivent me donner quelque chose en attendant que je reçoive le prix de mon travail. A la fin Schott me paiera à nouveau, il est pour l'instant gravement souffrant, et je mettrai un point d'honneur sacré à rembourser aussitôt avec exactitude cette souscription collective. *Les Maîtres Chanteurs* seront achevés le 22 mai 1863. Je le jure ! » (Biebrich, 24 septembre 1862, lettre à Otto Wesendonck).

Pour se renflouer Wagner emprunte à un autre de ses admirateurs dévoués, Wendelin Weissheimer, le fils d'un riche cultivateur de Hesse. « Au même moment, Weissheimer me faisait savoir, de Leipzig, qu'il envisageait d'y préparer un concert à condition que j'accepte de diriger mon nouveau Prélude des *Maîtres Chanteurs* ainsi que l'ouverture de *Tannhäuser*... Après avoir examiné ces propositions, le plan mûrit en moi de laisser momentanément de côté *les Maîtres Chanteurs*, quitte à les reprendre au printemps suivant, pour gagner un peu d'argent... Alors, par un froid rigoureux, je m'enfermai dans ma maison de Biebrich ; là, malgré mon pouce endolori, je réussis à orchestrer quelques pages des *Maîtres Chanteurs* afin de les utiliser à l'occasion d'un prochain con-

cert. J'expédiai aussitôt le prélude à Weissheimer pour le faire copier à Leipzig en y ajoutant encore « l'assemblée des maîtres chanteurs » avec « l'allocution de Pogner » pour l'orchestre. » (*Ma vie*, p. 429-430).

Le concert a bien lieu le 1^{er} novembre mais la salle est presque vide. En revanche, le lendemain, l'œuvre est lue devant un cénacle de partisans zélés. De passage à Dresde où il n'en finit pas de rompre avec Minna, Wagner renouvelle l'expérience et tout l'hiver 1862-1863, il poursuit une série de concerts pour rentabiliser les pages déjà écrites. Trois concerts à Vienne pour le nouvel an, Prague, Berlin, Saint-Petersbourg et Pest... Certes, il fréquente l'aristocratie européenne, mais réunit peu d'auditeurs et remporte peu d'argent. C'est à Vienne qu'il fête son cinquantième anniversaire mais les *Meistersinger von Nürnberg* ne sont guère plus avancés et Schott est de plus en plus difficile à faire payer.

« S'il vous avait été possible de me faire la dernière avance de 3000 florins sur mon travail, comme je vous l'avais instamment demandé, alors mon œuvre serait achevée maintenant. Donnez-moi, je vous en prie, tout de suite et sans hésiter, cette même somme de 3000 florins, et sur le champ, je m'attelle à mon travail (à l'exception de petites excursions artistiques) et je vous promets, ce qui d'ailleurs me procure tant de joie, de livrer très bientôt, achevée, la suite sans interruption. Déjà 100 pages de partition, écrites très serrées, sont prêtes et à votre disposition. » (Penzing, 12 septembre 1863).

« Mais mon offensive du côté de la maison d'éditions Schott resta vaine car je refusais de publier séparément, pour être utilisés dans les concerts, des extraits de mes œuvres récentes. Il ne me restait plus qu'à attendre le concert de Löwenberg. Je me mis donc en route en faisant un petit détour par Berlin, où je fus accueilli par les Bülow. » (*Ma vie*, p. 449).

En cette fin d'année 1863, rien ne progresse, hors son idylle avec Cosima. Pour échapper à ses créanciers viennois, Wagner trouve à nouveau refuge en Suisse à Mariafeld chez le docteur Wille et sa femme. Mais il n'y résoud ni ses problèmes d'argent ni ses problèmes de cœur. Au printemps de 1864 il doit rechercher une autre retraite et vient à Stuttgart profiter de l'hospitalité d'un autre de ses adeptes, Karl Eckert. « Tout ce que j'attendais de lui, c'était de m'aider à découvrir un abri tranquille pour la durée de l'été, où j'aurais pu achever au plus vite le premier acte des *Maîtres Chanteurs* afin de pouvoir enfin envoyer à Schott une partie du manuscrit dont je lui avais laissé espérer la réception prochaine, lorsque je lui avais demandé les avances qu'il m'avait si longtemps refusées. » (*Ma vie*, p. 454).

Car, sans lui fournir la moindre mesure nouvelle, Wagner continue à présenter des requêtes à son éditeur de Mayence : « L'essentiel de l'ensemble est déjà esquissé, il s'en faut de peu que le premier acte ne soit tout entier mis en partition. La dernière page de la partition doit être dans les mains des copistes à la fin de l'année à peu près. Aidez-moi ! Je vous en prie, commencez l'impression tout de suite. » (Stuttgart, 25 avril 1864).

« Au sujet de l'impression des *Maîtres Chanteurs*, je dois hélas ! vous avouer que je ne peux me résoudre à la réaliser dès maintenant et je vous prie en conséquence de m'accorder un délai pour achever le deuxième acte. A coup sûr vous tiendrez cela pour une grande prudence : mais quand vous songerez que vous pouviez une fois encore perdre l'envie de travailler, alors vous ne maudirez plus ma prudence. » (Mayence, 26 mars 1864, Franz Schott à Wagner).

Lucide et patient malgré tout, Schott avait en effet bien envisagé la situation quand il écrivait au musicien, le 21 octobre 1862 : « Je ne peux mettre à votre disposition la très importante somme que vous souhaitez. En fait un éditeur de musique n'est pas capable de satisfaire vos besoins : ce ne pourra être le fait que d'un banquier immensément riche ou d'un prince qui dispose de millions ». Or bientôt, à Stuttgart, Wagner reçoit la visite du Secrétaire de cabinet de Louis II de Bavière et se rend à Munich auprès du roi idolâtre et mécène qui s'enthousiasme pour le *Prélude de ses Meistersinger*. Mais comme il n'éprouve plus de souci financier et qu'il reçoit l'assurance de voir représenter *Tristan*, il néglige à nouveau son opéra comique. Ce n'est que le 23 mars 1866 que la partition du premier acte des *Maîtres* est enfin envoyée à Schott. Le travail reprend alors pour ne plus vraiment s'interrompre. L'acte II est prêt le 6 septembre et, en octobre, Wagner travaille au troisième. Il est installé en Suisse, aux frais du roi, et ne vit plus dans l'angoisse du lendemain. Minna est morte le 25 janvier et Cosima vit avec lui : sentimentalement aussi il est fixé.

« J'ai fini la composition des *Maîtres Chanteurs*. Dans ma trame, les derniers fils sont noués. Je n'ai plus de réelle invention à y mettre mais de l'application seulement. J'ai à peu près 300 pages de partition à écrire et il me faudra pour cela cent journées de calme persévérance. Si j'ai la paix intérieure, le travail ne m'est qu'un effort léger et non un enfantement épuisant. C'est mon « chef-d'œuvre ». J'ai compris qu'il avait avec « nous » une singulière affinité et je veux le témoigner avec tant de clarté au monde que ses yeux se dessilleraient. Cette œuvre représentée au jour de vos épousailles doit montrer à l'univers que nous sommes nés l'un pour l'autre. La coïncidence de cette

Au miroir des écrits : une jeunesse intermittente

œuvre et de vos noces est un de ces hasards qui n'arrivent qu'aux envoyés de Dieu. » (Lucerne, 7 mars 1867, lettre à Louis II) ⁷.

Et pour Noël 1867, Hans Sachs-Wagner offre le manuscrit complet des *Meistersinger von Nürnberg* à Walther-Louis II. Il promet de venir surveiller les répétitions de l'ouvrage confié à Hans von Bülow. « J'espère entendre au commencement de la lune enivrante les *Maîtres Chanteurs*. Vous viendrez bientôt, n'est-ce pas, pour assister aux répétitions ? » (Munich, 9 mars 1868, Louis II à Wagner). C'est bien la première nuit de l'été 1868 que sont créés enfin ces *Maîtres Chanteurs*. Le 14 octobre 1868, Wagner redit au roi ce que cette œuvre lui doit, exprimant : « la déclaration reconnaissante et renouvelée qui vous affirmait que cette soirée de la première représentation des *Maîtres Chanteurs* avait été le point culminant de ma carrière d'artiste et d'homme. De même qu'au cours du temps on découvrira que cette œuvre est la plus complète de toutes celles créées jusqu'à présent par moi, de même je déclare que sa représentation que je dois uniquement à votre bonté a été la meilleure qui ait été réalisée jusqu'à présent, de mes ouvrages... »

L'inspiration, la confiance

A lire ces témoignages de la genèse embarrassée des *Meistersinger* on douterait qu'elle ait permis à une œuvre personnelle et inspirée de voir le jour. Wagner semblait plutôt soucieux d'argent, désireux des femmes et inquiet des moyens de séduire enfin un large auditoire. « Pardonnez-moi aussi maintenant mes *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* ! Ils vont prendre un sens tout à fait gentil, et feront bien vite... le tour des théâtres allemands, où je ne me soucierai guère alors de ce qu'ils deviendront. » (Paris, 21 décembre 1861, lettre à Mathilde Wesendonck).

Dès 1851, quand, dans sa *Communication à mes amis*, il rappelait ses premières motivations, il a considéré ce travail sur une trame populaire et comique comme un antidote à ses humeurs moroses et un repos dans ses ambitions esthétiques. Toutefois, il voulait déjà légitimer, sur le plan artistique, ce recours au dérivatif de l'humour. « Aujourd'hui, je vois nettement pour quelle raison cet état d'esprit serein, qui avait cherché à se satisfaire dans la conception des *Maîtres Chanteurs* ne pouvait être chez moi d'aucune stabilité réelle. Il ne s'exprimait encore que dans l'ironie et ne s'appliquait qu'au côté purement formel, artistique de ma direction et de ma nature plutôt qu'au cœur de celle-ci, qui tire son origine dans la vie même. » (*Une Communication à mes amis*, p. 91).

Plusieurs fois ensuite, Wagner reviendra sur cette veine ludique de son inspiration, pour en défendre la noblesse. « Je n'ai rien à corriger dans vos articles, rien à vous recommander ; seulement je me suis aperçu que vous ne connaissez pas encore de près les *Maîtres Chanteurs*. L'introduction du troisième acte a singulièrement touché notre public ; mon barbier m'a dit l'autre jour que ce morceau lui avait plus de préférence, ce qui m'a fait réfléchir sur l'instinct incommensurable du peuple. » (Lucerne, début novembre 1868, lettre à Judith Gautier) ⁸.

« A moi cela a fait presque autant plaisir qu'à vous les *Maîtres Chanteurs*. Cet ouvrage, je le sais, est bien aussi à l'aise avec vous, honorée, et cela me donne déjà pour moi une grande confiance. En général, j'ai remarqué combien peu j'ai trouvé d'intelligence proprement musicale chez les purs musiciens. S'il n'y avait pas l'effet tout à fait général du sentiment de ma musique sur le gros public, ils l'auraient complètement ignorée et en auraient laissé échapper entièrement le sens. » (Lucerne, 8 février 1869, lettre à Pauline Viardot) ⁹.

Le comique ni la popularité ne sont des facilités de musicien sans inspiration ni ambition : ils marquent la véritable « maîtrise ». De même, par leurs accents germaniques, les *Meistersinger* ne flattaient pas le nationalisme prussien. Longtemps même le Nuremberg de la Réforme apparaîtrait en refuge idéal pour un opposant aux États allemands en place. « Au contraire, mon retour en Allemagne m'a donné le coup de grâce : c'est un misérable pays et un certain Ruge a raison quand il dit : « l'Allemand est bas ». Il n'y a pas une lueur d'espoir en ce pays, et pour ce qui est de mes anciens hauts protecteurs, vous pouvez en juger rien que d'après ceci : à l'occasion de la reprise de mes concerts de Vienne, j'ai été invité par les Tchèques de Prague, par les Russes, par les Hongrois, tandis que je m'attends à un refus de la part de mes braves Allemands, si je leur fais la moindre proposition. A Berlin, l'intendant a refusé de me recevoir. » (Penzing, 3 août 1863, lettre à Mathilde Wesendonck).

Jusqu'à la rencontre fructueuse avec le souverain de Bavière, la composition des *Meistersinger* est liée à l'exil et se ressent des sentiments mitigés de Wagner pour les États allemands : leur fermeture politique, leur étroitesse culturelle qui détournent la quête nostalgique des racines germaniques. En achevant l'œuvre pour Munich et son roi artiste, le musicien trouve à fixer son aspiration nationale. « Je vois alors mon œuvre vivante et jouée devant lui. Dans le vieux Nuremberg, de nobles et ultimes réalités allemandes s'assemblent autour de lui ; l'âme de la ville fidèle du vieil art germanique revit et l'accompagne jusqu'au Burg des empereurs. Et tous ceux qui ont

un cœur comprendront aujourd'hui ce que sont ces *Maîtres Chanteurs* ébauchés par leur créateur, au temps de la pire trahison germanique, et par lesquels il salue le seul prince allemand qui le comprend, ainsi que l'esprit germanique qui demeure en lui. Croyez-moi, cela sera, pour le comte Bismark et pour l'alliance des États du Nord, une dure journée, mais pour Louis le Germanique et son Richard, elle sera sublime et belle. » (Lucerne, 25 octobre 1866, lettre à Louis II).

Certes, il reste difficile de connaître l'implication réelle de Wagner dans cet ouvrage car toutes ses interventions, elles-mêmes le plus souvent fort « dramatisées », cherchent à conquérir un cœur ou une bourse. Toutefois, à certains de ses correspondants privilégiés, il paraît s'ouvrir sur des conceptions plus intimes, éthiques ou musicales, qu'éclairent les *Meistersinger*. A Mathilde Wesendonck il laisse voir qu'avec Hans Sachs c'est sa propre philosophie du renoncement salvateur qu'il défend. « Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. On m'a envoyé des fleurs. J'étais malade et hier seulement je suis allé de nouveau dans le parc. A vous je ne pouvais maintenant penser beaucoup, puisqu'il m'est impossible de vous aider en quoi que ce soit, à part de silencieux souhaits pour votre bonheur ! Ainsi je me tenais solitaire. Tout à coup une idée me vint pour l'introduction d'orchestre du troisième acte des *Maîtres Chanteurs*. Dans cet acte, le point culminant sera le moment où Hans Sachs se lève devant le peuple assemblé, et est accueilli par celui-ci avec une sublime explosion d'enthousiasme... Maintenant, pour servir d'introduction au troisième acte où, quand le rideau s'ouvre, on voit Hans Sachs perdu dans ses réflexions, je fais jouer pour les basses un thème grave, attendri, profondément mélancolique, présentant le caractère de la plus grande résignation ; voici que survient, entonné d'abord par les cors et de sonores instruments à vent et, peu à peu, par l'orchestre tout entier, comme un Évangile, la mélodie solennelle et gaiement claire de : *Wacht auf ! Es ruft gen Tag : ich hör' singen im grünen Hag ein' wonnigliche Nachtigall*. Il est devenu maintenant évident que ceci sera mon chef-d'œuvre le plus accompli, et que je l'achèverai. » (Biebrich, 22 mai 1862).

Judith Gautier fut elle aussi avisée que cette page figurait le cœur de l'ouvrage comme celui de son auteur. « Dieu sait combien mon public a deviné d'avance, dans cette introduction instrumentale dont nous parlons, la situation suivante et l'état d'âme de mon Hans Sachs. » (Lucerne, début novembre 1868).

Les *Meistersinger von Nürnberg* sont d'ailleurs porteurs d'un autre message, musical celui-là. « Les règles de la Tablature les ont fait beaucoup lire. C'est justement mon intention, chère enfant, de provoquer l'hilarité avec tout ce fatras de



« Sieh da, Herr Ritter ? » Illustration de Theodor Pixis (1868) pour la scène 1 du premier acte. DR.

pédantisme : il faut que l'on rie ! Il vous manque la mélodie pour les lieder de Walther : ceci est vraiment une chose indispensable. J'ai fait les vers d'après la mélodie que j'avais en tête : vous ne pouviez pas vous imaginer, il est vrai. Ecoutez donc, comme c'est simple... Le peuple n'entend de toute la chose que la mélodie : devinera qui pourra mon secret. » (Biebrich, 12 mars 1862, lettre à Mathilde Wesendonck). ■

Notes

1. *Ma vie* / Richard Wagner ; textes français et notes de Martial Hulot. - Paris Ed. Buchet-Chastel, 1978. *Une Communication à mes amis* (1851), dans : Œuvres en prose de Richard Wagner. Tome VI / traduit en français par J.-G. Prodhomme et F. Caillé. - Paris : C. Delagrave, 1910.
2. *Sämtliche Briefe* / herausgegeben von Gertrud Stroebel und Werner Wolf. Leipzig ; Mayence : Schott, 1967- . Vol. 2, n° 167.
3. *Richard Wagner à Mathilde Wesendonck*. Journal et lettres 1853-1871 / trad. originale par G. Knopff. - Paris Parution, 1986.
4. *Briefwechsel mit seinem Verlegern* / herausgegeben von Wilhelm Altmann. Leipzig : Breitkopf & Härtel ; Mayence : Schott, 1911.
5. *Ausgewählte Briefe nebst Tagebuchblättern und Gelegenheitsgedichten* / Peter Cornelius ; herausgegeben von seinem Sohn Carl Maria Cornelius. - Leipzig : Breitkopf & Härtel, 1904. - Vol. 1, p. 623.
6. *Briefe Richard Wagners an Otto Wesendonck* / Herausgegeben von Albert Heinz. Charlottenburg : Verlag der Allgemeinen Musik-Zeitung, 1898.
7. *L'Enchanteur et le roi des ombres* / Richard Wagner, Louis II de Bavière ; choix de lettres par Blandine Ollivier. - Paris Librairie académique Perrin, 1976.
8. *Lettres à Judith Gautier* / Richard et Cosima Wagner ; présentées et annotées par Léon Guichard. - Paris : Gallimard, 1964.
9. *Lettres françaises de Richard Wagner* / recueillies et publiées par Julien Tiersot. - Paris : B. Grasset, 1935. - p. 285.